

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 24

Artikel: Au vieux pays
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203448>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sur les toits du Dôme.

ESTES-vous monté sur la haute tour de la Cathédrale de Lausanne ? Si oui, vous n'y avez sans doute pas rencontré de Lausannois. Ils n'y vont guère : c'est trop près de chez eux. Peut-être les y verrait-on plus souvent, s'ils savaient la jouissance que procure, avec le spectacle du plus merveilleux des panoramas, la sensation de planer au-dessus de leur ville, de n'entendre plus les bruits de la rue, de se trouver en plein ciel, comme au sommet d'une montagne. Cette volupté, nous l'avons éprouvée avec plus d'intensité encore, il y a huit jours, sur le campanile du célèbre Dôme de Milan. On arrive là-haut par 494 degrés de marbre blanc. L'ascension est moins fatigante qu'on pourrait le croire. Après avoir escaladé 200 marches au-delà d'une tour, on atteint le toit le plus bas et l'on souffle un instant. Ce toit est fait de dalles de marbre d'une médiocre inclinaison, si bien qu'on s'y promène sans courir le risque de choir à la rue. Une piste horizontale permet au reste d'y faire le tour presque entier de l'édifice aussi aisément qu'on va de Chauderon à Montbenon par le nouveau pont. Le long des galeries, le couronnement de murs intérieurs offre des sièges dont peuvent profiter à la fois des centaines de visiteurs. On trouve même aux encoignures, en nombre relativement plus grand que dans les rues, de ces lieux où, comme on dit, le roi ne va qu'à pied.

A tout moment, on croise des groupes, touristes de France, d'Allemagne, d'Angleterre et de Suisse, familles de campagnards de la plaine lombarde, et même de purs Milanais dont l'amour pour leur Dôme — la huitième merveille du monde, ainsi qu'ils l'appellent — est au-dessus de tout. Et ce sont, à chaque pas, des haltes devant quelque merveilleux bas-relief, sous un cul-de-lampe formé de petits anges suspendus en grappe dans les airs, ou encore au pied de l'une ou l'autre des deux mille statues qui surmontent des clochetons et des arcs-boutants ajourés comme des dentelles.

Plus on s'élève et plus fascinant aussi devient cette multitude de figures de pierre. Il faudrait cent paires d'yeux pour pouvoir les contempler toutes. Après avoir fait le tour d'un second étage de toits, nous voici arrivés à la tour centrale, au-dessus du chœur. La cage de l'escalier va en se rétrécissant, mais les gradins n'y sont pas moins sûrs que plus bas.

Des niches pratiquées ça et là facilitent le croisement des ascensionnistes, des dames aux charmes particulièrement rebondissants. Selon leur habitude, les sujets d'Edouard VII demeurent muets ; mais les Confédérés, les Allemands et les Italiens vous saluent au passage d'un cordial « bonjour », d'un « guten Morgen », ou d'un « buon giorno ».

Encore quelques marches, et l'on débouche sur l'étroit balcon circulaire, terme de l'escalade, à cent mètres du sol et à quelques sauts de chat de la madonne dorée qui couronne le mince clocher et à qui on a fourré dans les bras

le drapeau aux couleurs italiennes, à l'occasion des fêtes du Simplon. Mieux que la Cathédrale de Lausanne, l'incomparable belvédère du Dôme donne l'impression d'un pic de montagne, car, à des lieues à la ronde, ne se dresse aucune éminence naturelle, rien qui puisse rivaliser de hauteur avec lui. Par-dessus les pyramides élancées comme des aiguilles, par-dessus les arceaux, les fleurons et les gargouilles, l'œil plonge sur la brune mer des toits de Milan, sur ses quatre-vingts églises, sur les cours de ses vieux palais, sur la place du Dôme, cœur de la cité, où les voitures des tramways rampent comme des vers au milieu de moucherons qui sont des êtres humains. Aucun son ne monte de ce grouillement terrestre ; il semble qu'on l'aperçoive au loin comme à travers un télescope.

Vu de là-haut, Milan n'a pas précisément un aspect enchanteur. C'est un uniforme tapis de tuiles. Il lui manque ces oasis de verdure, ces nombreux jardins et ces boulevards ombragés qui font le charme d'autres grandes villes. Au delà des faubourgs s'étale de tous côtés la plaine plantée de mûriers, de maïs et de vignes en berceaux sous lesquelles jauniront bientôt les champs de blé. Si saisissant que soit l'aspect de ces cultures à perte de vue, il ne vaut pas le tableau de la chaîne bleue des Alpes, qui se déroule du midi de la France jusqu'au nord de la Vénétie et où se dessinent nettement les massifs du Mont-Cenis, du Mont-Rose, de la Jungfrau, de la Bernina et des Alpes tyroliennes. Mais pour jouir complètement de cette vue, il faut être sur le Dôme aux premières heures du jour. Après dix heures du matin, l'arrière-plan se voile fréquemment d'un hâle qui arrête le regard aux campagnes de la Lombardie, et qui fait qu'on ne distingue pas non plus, au sud, la croupe de l'Apennin.

C'est à regret que nous quittions ces régions sereines où, dans le calme et la pureté de l'atmosphère, la classique beauté des chefs-d'œuvre de la statuaire est bien plus impressionnante encore que sous les sombres voûtes de la nef. En regagnant les toits, nous rencontrons de nouvelles files de visiteurs. Le soleil, devenu peu à peu ardent, ralentit leur marche. Des visages où se lit la crainte du vertige évitent de se tourner vers le vide. Une bonne dame, que pousse son mari, soupire à fendre l'âme, tandis que lui sue sang et eau ; mais tous deux poursuivent tout de même l'ascension, avec de petites pauses où ils s'éventent matronialement au moyen de leurs mouchoirs de poche. Sur le toit inférieur, des bonnes gens déjeunent des vivres qu'ils ont trimballés avec eux et, à l'écart, deux amoureux, la main dans la main, se disent des yeux de douces choses, sous le nez des saints et des saintes. Mais les statues du Dôme en ont vu bien d'autres !

A peine avons-nous de nouveau posé le pied sur le pavé de la rue que nous tombons dans les bras d'un ami, un Vaudois, venu de Zurich tout exprès pour voir la cathédrale milanaise. Quelques pas plus loin, nous pourrions nous croire

transportés à la Riponne ou à la Palud ; ce ne sont que bonnes figures souriantes de chez nous, députés, conseillers d'Etat, juges, municipaux, qui ont laissé avec bonheur, de l'autre côté des Alpes, et les allures officielles et le souci de la magistrature. Ils s'en vont voir aussi le Dôme, tandis que nous jetons un dernier coup d'œil sur sa façade, mon ami Julien Monnet et moi ; car j'ai oublié de vous dire que toute la rédaction du *Conteur* a passé cette radieuse matinée d'été au haut du campanile à la madonne en or. Il y a des mois et des mois qu'il ne lui était arrivé d'être aussi longtemps réunie. Décidément, quand les Vaudois voudront se voir, il faudra qu'ils montent au Dôme de Milan !

V. F.

Pénible embarras. — Un gros propriétaire de R^{me} écrivait, l'autre jour, à son neveu, habitant Lausanne, et qui lui avait annoncé l'heureuse délivrance de sa femme.

« Mon cher neveu. Tu me fais bien part de l'heureuse naissance d'un enfant et je m'en réjouis avec toi, mais tu oublies de me dire si c'est un garçon ou une fille... Ensors que je ne sais pas encore si je suis oncle ou tante. »

A la fortune ! — Lors de la dernière fête de ..., tout près de Lausanne, — un pauvre diable, dépenaillé, avait installé sur des tréteaux vermoulus, une tablette en bois divisée en cinq compartiments.

— C'est la roulette ! criait-il à tue-tête. Mesdames, messieurs, venez faire fortune. Je paie cinq fois la mise. Au gagnant qui a mis deux sous, je donne dix sous, — cent sous, vingt-cinq francs, — deux cent mille francs, un million !!!

Un monsieur tente l'aventure, risque deux sous et gagne.

— Et mes dix sous ? demande-t-il.

— Ma foi, dit le pauvre homme, je ne les ai pas... mais si vous voulez un chèque ?...

Au vieux pays.

ESTAVAYER-LE-LAC est, si nous pouvons ainsi dire, un des foyers de notre théâtre national. Les représentations populaires qu'y donne, presque chaque été, un groupe de Stavaciots, dames et messieurs, sont très prisées. On y accourt de Fribourg, de Neuchâtel, de Berne, de Lausanne, de Genève même.

Demain aura lieu la première d'une nouvelle pièce, « Les Transplantés », comédie en 3 actes du Dr Louis Thürler, musique de Jules Marmier.

Cette comédie sera jouée au casino-théâtre, les 17, 24, 28 juin et 1^{er} juillet prochains, à 3 1/2 h. de l'après-midi.

Une partie de la recette est destinée aux sinistrés de Planfayon.

Dans la dédicace à M. Georges de Montenach, l'auteur des « Transplantés » dit ceci :

« J'ai tenté de dépeindre ici, ceux qui, poussés par la seule ambition et la seule avarice, abandonnent la médiocrité dorée du milieu qui leur convient, franchissent d'un cœur léger le seuil des professions les plus vénérables et des états

les plus nobles et apportent au Temple du divin Esculape, au Palais de Themys et jusque dans le sanctuaire des familles, le béton armé de leur aproté mercantile, le stuc et le toc de leur charlatanisme et parfois aussi le carton pâte de leur indolente insuffisance. »

Et voici maintenant un fragment du premier acte. La scène représente la salle d'attente du docteur Clinquart, un médecin new-style. Des patients attendent. Jean, valet de chambre, qui se prend au sérieux, les introduit, à leur tour, dans le cabinet de son maître.

UN PAYSAN (*entrant*). Bien le bonjour à la compagnie!... (à Jean) Monsieur, c'est ma belle-mère qui a des élancements et des embrasements dans...

JEAN. Bon, mon ami, asseyez-vous... votre tour viendra tout à l'heure.

PAYSAN. Merci, Monsieur, vous êtes trop bon! Il va s'asseoir à côté d'un paysan qui est en train de casser une croûte.

JEAN (*appelant*). Numéro vingt-trois! ■■■■■

■■■■■ Le client bégue et la cliente sourde veulent passer simultanément dans le cabinet de consultation.

UN CLIENT BÉGUE. C'est... c'est... c'est... à moi!

UNE CLIENTE SOURDE. Non, c'est à mon tour!

UN CLIENT BÉGUE. Nous... nous... nous verrons bien!

Jean fait passer une cliente qui vient de lui glisser une piècelette dans la main. Le bégue et la sourde priés à s'empêtrier vont se rassoir et s'obsèrvent menaçants.

SECOND PAYSAN (*tirant de son panier un saucisson, en offre à son voisin*). Voulez-vous prendre une morse?

PREMIER PAYSAN. C'est pas de refus... Sont-elles longues à confesser ces dames de la ville! Vous avez aussi des malades par chez vous?

SECOND PAYSAN. Oh rien que ma belle-mère qui pionne depuis bientôt trois mois!

PREMIER PAYSAN. Et qu'a-t-elle trouvé?

SECOND PAYSAN. Le vétérinaire qui soigne not'grise dit que c'est un frisson qui s'est posé sur la vessie.

PREMIER PAYSAN. Un frisson sur la vessie!... c'est pas du tant bon!... Ma femme en a eu un l'an dernier... Eh bien elle s'en ressente encore!... Toujours des picotements par là en bas!... Votre saucisson est excellent!

SECOND PAYSAN (*tirant une fiole de son panier*). Est-ce que son eau, sauf respect, est aussi vilaine que celle-ci?... Voyez-moi ça!... Ne dirait-on pas du nouveau avec le marc au fond?

PREMIER PAYSAN (*tirant à son tour une fiole de sa poche*). Non, l'eau de mon épouse ressemble plutôt à du gros vieux... regardez, elle fait l'étoile.

SECOND PAYSAN. Tiens, comme du Neuchâtel!

PREMIER PAYSAN. Votre salé me fait une soif! Si on partageait un verre?

SECOND PAYSAN. C'est pas de refus, puisque c'est vous qui l'offrez!

PREMIER PAYSAN (*à Jean qui les regarde sortir*). N'ayez pas peur, monsieur, nous repasserons!

Sortent les paysans.

UNE CLIENTE (*à Jean*). On prétend par chez nous que le docteur Clinquart est déjà un tout grand médecin!... et il n'y a pas trois ans qu'il pratique!... Et dire que c'est un paroissien de Villars-les-Grimpons!... et puis un cousin remué à moi, Monsieur Jean!

JEAN (*se rengeorgeant*). C'est un grand honneur pour la paroisse!

LA CLIENTE. Et pour sa famille dont je suis la cousine remuée!

LA GOUVERNANTE SAPHORIN (*tirée de sa lecture*). Comment madame, vous êtes apparentée à ce bon, à cet excellent docteur!... Je vous félicite!... une célébrité, madame!

LA CLIENTE (*très fière*). Oui, madame... une cousine remuée de germains.

MADAME SAPHORIN. Et vous êtes vous-même malade, madame?

LA CLIENTE. Oh voilà... quelque peu... depuis que mon cousin le docteur pratique!... Il fallait bien avoir quelque chose à déclarer, tié?... un cousin remué?... D'ailleurs je n'aurais eu confiance en aucun autre qu'en lui!

MADAME SAPHORIN. Oh oui, un homme si talentueux!

LA CLIENTE. On dit qu'il connaît un tas de remèdes nouveaux!... que les pharmaciens ont dû tout bouleverser dans leurs boutiques depuis qu'il s'est établi!

MADAME SAPHORIN. Ne me parlez pas de cette mé-

decine surannée.. de ces médicaments archaïques dont on abreuvait naguère encore la pauvre humanité souffrante! Je connais ça : les tisanes ; les nau-séabondes, huiles de ricin et de foie de morue; l'horrible quina!... Et le sempiternel refrain: Gare au chaud et froid!.. de l'air, du soleil, du mouvement!

JEAN (*qui a suivi la conversation*). Le premier venu en peut prendre à son aise de ces denrées-là!

MADAME SAPHORIN. Et lorsqu'ils vous ont chanté leur antienne. « Laissez agir la nature... purgez-vous... des viandes bien rôties... du lait... des œufs...» ils sont à court de souffle!.. Eh bien, madame, voilà un régime idoine à ulcérer l'estomac même d'une autre chose!.. Quant à moi je possède des organes d'une sensibilité extrême, madame... Le docteur Clinquart est le seul qui en saisisse toute la délicatesse... Je suis une sensitive, madame... aussi ce bon docteur m'a-t-il soumis à un régime spécial!.. idéal, madame!.. Des bouillies blanches pesées avant et après la digestion et surtout point de ces aliments vulgaires et grossiers, mais des quintessences, des extraits fluides: du Tropon, Peptone, de la Dextrine, Lactose, Somatose, Léguinose et de la Coccose, madame!

LA CLIENTE (*à Jean*). Au jour d'aujourd'hui on fait de ces opérations comme jamais on n'en avait vu, c'est inouï!... Tié, monsieur Jean, vous faites là de ces opérations?

JEAN (*d'un air dégagé*). Pas plus tard que hier, madame, nous avons complètement vidé l'abdomen d'une femme!

LA COUSINE. Ti possible!

MADAME SAPHORIN. Ce bon Dr Clinquart!

JEAN. Fait la toilette du péritone, des viscères et ensuite remis chaque chose à sa place.

MADAME SAPHORIN (*à Jean qui époussette un bocal*). Comme tout ce que vous narrez est palpant d'intérêt!... mais qu'est-ce que ces papillotes contenues dans ce flacon?

JEAN (*gravement*). Des appendices, madame!

MADAME SAPHORIN (*posant son lorgnon sur le nez*). Oh! des appendices, monsieur!.. C'est la première fois qu'il m'est donné d'en contempler!.. Quelle chance!.. Que c'est curieux!.. délicieux ces appendices, monsieur!

LA CLIENTE (*s'approchant*). Qu'est-ce que c'est que ça?

MADAME SAPHORIN (*avec volubilité*). Comment, vous ignorez?.. vous ne savez donc pas?.. ce petit boyau minuscule parfaitement inutile et dont on parle tant de nos jours... et qui vient de ne sait d'où!...

JEAN (*sentencieux*). Et qui toujours devrait aboutir en ce flacon!

MADAME SAPHORIN (*à la cousine*). Comment, madame, posséderiez-vous encore votre appendice?

LA CLIENTE (*embarrassée et se tétant*). Je ne sais trop...

MADAME SAPHORIN. Oh! alors, je vous plains de tout mon cœur... Un danger permanent vous menace, madame... Une épée de Damoclès suspendue sur votre abdomen!

JEAN. Aujourd'hui, madame, l'appendice est complètement démodé!

MADAME SAPHORIN. Il ne se porte plus, mais plus du tout!

JEAN. Pas même à la campagne, madame!

Du mauvais côté. — Jean-Jean dine chez sa grand-mère. Il a la fâcheuse habitude de tenir sa cuiller, son couteau, son verre de la main gauche. Son oncle le lui fait gentiment remarquer, à deux ou trois reprises, et lui dit que ce n'est pas bien et qu'il faut se servir de sa main droite.

JEAN-JEAN un peu impatienté:

— Aussi, pourquoi qu'on n'a pas mis la main gauche à droite!

Service d'ami. — Un père se plaint amèrement de la conduite de son fils, à l'un de ses amis.

— Ne sais-tu pas, fait celui-ci, le sermonner d'importance.

— Oh, c'est inutile. Ce que je lui dis et rien, c'est la même chose. Il n'écoute que les idiots.

— Veux-lu que je lui parle?

Un homme qui s'y connaît. — Un malheureux, après des déboires, réussit à se placer dans un bazar. Il est préposé au rayon des jeux.

— Surtout, lui dit son patron, en lui montrant un échiquier, je vous recommande de tenir les pièces et les pions dans un constant état de propreté.

— Oh! m'sieur peut être tranquille. J'ai de l'expérience, je sais ce que c'est que d'essuyer des échecs.

On l'a passé!!

Nos députés se sont accordé une petite partie à Milan. Ce n'était que justice. Le

Grand Conseil, qui a voté un subside de quatre millions pour le percement du Simplon, n'eut que la vue et le récit des banquets, collations, réceptions sans nombre, par lesquels on a inauguré cette grande œuvre.

Nos députés ne furent ainsi pas mieux partagés que de tout simples mortels. Mais ils n'ont pas récrimé, comprenant bien qu'on ne pouvait inviter tout le monde. Et ils se sont simplement dit : « Pas tant d'affaires! Nous irons à Milan, pour notre compte. On peut bien se payer ça; ce n'est pas le diable! Nous irons là-bas sans queue d'hirondelle, ni tube, sans discours, ni musiques; à la bonne franquette, quoi! M. Duboux, conseiller d'Etat, qui a été dans les chemins de fer et qui a beaucoup vécu de ci, de là, va nous arranger ça aux pommes. Il s'y connaît! »

Ainsi dit, ainsi fait. La course eut lieu la semaine dernière. Elle a réussi à souhait, grâce à la façon admirable dont elle fut organisée par M. Duboux et ses lieutenants, MM. de Kænel, receveur, Jaccottet, député, Cottier, maître d'hôtel, etc. et grâce aussi au beau temps. Train spécial, cocardes, drapeaux, collations, chorale, tunnels, banquet au Chalet suisse, discours de M. de Meuron, président, illumination de l'exposition, Hôtel idéal, on a tout eu.

Et quelle gaîté, quel entrain! Ces Italiens n'en revenaient pas, quand ils ont su qu'on était tous des députés, des législateurs. On est comme ça, chez nous. A l'ouvrage, recta; faut voir au Grand Conseil, ce n'est pas tant rigolo que ça; alors, au plaisir, vive la joie! Oh! mais, toujours correct, tout de même; on sait qui on est.

Milan est une ville bien agréable, ma foi. Il y a un trafic du diable; les trams, les autos, les voitures, les bicyclettes à pied et à vapeur; ça n'arrête pas un seul instant. Et tous les gens qui se faufilent entremis. Il n'y a pourtant presque jamais d'accidents. On s'y fait encore assez vite.

A Milan, la première chose qu'il faut voir, pour ne pas l'oublier, c'est le Dôme. Il n'y a pas, c'est superbe. Quelle grandeur, quelle hauteur! Et tout est en marbre, même les tuiles. On peut monter jusqu'au fin dessus. Ah! ma foi, de là-haut, on a une vue extra. On voit tout. On voit même, dans le fond, les montagnes de la Suisse, le Mont-Rose et les autres. Droit en bas, c'est Milan et la place du Dôme, avec les trams, tout petits, qui tournent autour de Victor-Emmanuel. On dirait un carrousel pour les gosses.

Quand on entre dans le Dôme, d'abord, on ne voit rien. Tout est noir. Peu à peu, ça s'éclaire de toutes les couleurs. C'est le soleil qui passe à travers les vitraux et qui donne de grands rayons dorés, rouges, verts. C'est immense et d'une hauteur; on se sent tout petit, petit. Et puis, pas un bruit. Il n'y a pas à dire, mais il vous vient des idées religieuses, là-dedans. A la Cathédrale, à Lausanne, c'est déjà un peu comme ça, seulement elle est trop claire. Il faudrait des vitraux de couleur partout.

Quand on est sorti du Dôme, c'était midi. On est allé dîner sous la galerie Victor-Emmanuel, qui est à côté. C'est là où va le beau monde.